

Anne Cuneo

Une cuillerée de bleu

chronique d'une ablation



camPoche

« Une cuillerée de bleu »,
a paru en édition originale en 1979
aux Éditions Bertil Galland, à Vevey
et aux Éditions Éric Losfeld, à Paris

« Une cuillerée de bleu »,
cent quarante-deuxième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le huitième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Daniela Spring et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Illustration de couverture : Werner Jeker
Photogravure : Bertrand Lauber, Color*, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-141-3
Tous droits réservés
© 2004 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

*« Nul de nous n'a l'honneur
d'avoir une vie qui
soit à lui... On se plaint
quelquefois des écrivains
qui disent moi... Ah !
insensé qui crois que je ne
suis pas toi ! »*

VICTOR HUGO

I

ABLATION. XIII^e s. du
latin *Ablatio*.

1. Chir. Action d'enlever. Pratiquer l'ablation d'un rein.

ROBERT

Zurich, 18 mai.

Je date. Tous les jours comptent, désormais. Chaque jour sans récidive, ça vaut des années de survie, m'a dit hier le chirurgien. Ne l'a-t-il dit *que* pour me calmer ? C'est cela qui m'angoisse si fort, parfois. L'incertitude. La sale bête tapie en moi est-elle vaincue ? On est dans le doute. Et je ne sais jamais lorsque le chirurgien, le cancérologue me disent « tout va bien », si c'est parce que c'est vrai ou seulement (« seulement ») pour me rassurer. De toute manière, que ce soit parce que je vais mourir ou parce que je vais survivre, chaque goutte de temps est une perle trempée dans l'or bouillant du VÉCU. Chaque instant a son importance.

Et ce dix-huit mai à huit heures quinze, de l'improbable triangle d'herbe haute parsemée de boutons-d'or qui est là, en pleine ville, sous ma fenêtre, je le vois surgir, et se poser sur la barrière qui entoure l'improbable vieille ferme de mon voisin. Il cardellino. Le chardonneret. Der Distelfink.

C'est en italien que cet oiseau a le plus de réalité.

Un jour, j'ai compris que « cardellino » c'est le chardonneret.

Impossible.

Mais si. Regarde le dictionnaire.

Chardonneret. Cardellino. Le même oiseau cristallin et pourtant – autre chose.

Cardellino – rassurant, amical, menaçant. Les deux « I », des canons de revolver. J'entends un bruit dans le jardin comme si quelqu'un avait sauté par-dessus le mur. Un renard, peut-être ! Je sens, à la légèreté de l'air, les derniers instants de la nuit, suspendus... Je me lève, je cours, je descends les escaliers, personne ne m'entend. J'arrive au jardin, je ne vois rien d'abord. Je cours vers ma tonnelle.

Il est là, assis en blouson et casquette, comme les maçons sur le chantier du village. Il me regarde et il tend la main vers le revolver. Un revolver à deux canons. Je suis muette. Il est dangereux.

Comme un bandit.

Il me dit :

— Ne bouge pas (comme dans un roman d'aventures).

Il me dit :

— Qu'est-ce que tu veux ? (comme dans les « Trois Mousquetaires »).

Il me dit :

— Ne fais pas de bruit (comme dans un livre, comme dans un livre).

Je m'approche :

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Il sourit (il est gentil).

— Quel âge as-tu ? demande-t-il.

Sept ans, huit ans, je ne sais plus.

— Et toi ?

— Dix-neuf ans.

— Je ne t'ai jamais vu au village.

— Tu sais, je ne suis pas du village.

— Mais alors, pourquoi es-tu ici ?

— *Écoute, il faut que tu ne dises à personne que tu m'as vu. Tu comprends ?*

Oui. Bien sûr que je comprends. Les secrets, c'est naturel.

— *Je jure.*

Il s'illumine.

— *Très bien, crache !*

Je crache.

Un silence.

Et dans cette pause, soudain on entend un chant d'oiseau.

Il ne fait pas encore jour. Là-bas une lueur rouge, à peine, se devine.

Il me dit :

— *Tu entends ?*

Qu'est-ce que c'est ?

— *È' il cardellino.*

Le chardonneret.

Je ne me souviens plus de rien, ce matin-là. Plus tard, ils ont trouvé un garçon sur la route. Mort. Les Allemands. Je ne l'ai pas vu. J'ai toujours pensé que ce mort était mon ami de l'aube. Mon mort. « Mon » mot.

Mon premier contact avec la mort peut-être, dit – presque automatiquement – mon cerveau.

Un contact pourtant qui n'avait pas ébranlé mes certitudes.

Aujourd'hui, je vogue sur un océan en tempête, accrochée à de faibles esquifs qui ont nom Méthotrexate, Fluorouracil, Leukeran, Bêtatron, Gamma-tron, à l'éphémère bouée de mon « non, je ne me laisserai pas mourir ».

Sais-je encore si j'avais compris, ce jour-là, que ce jeune maquisard avait cessé de rêver ? Sais-je encore

si j'avais compris ce que sa disparition signifierait d'absence, pour d'autres ?

Aujourd'hui, oui.

Depuis quelques jours, absurdement, je vis ma propre mort comme un tourment : je projette en moi le poids qu'elle représenterait pour Eva ma petite fille, pour Éric mon amour.

Quelqu'un m'a dit, au détour d'une phrase, l'autre jour :

— Ça fait deux mois et demi, c'est bien. C'est bon signe. Ces tumeurs à caractère inflammatoire explosent parfois partout dans les trois, quatre, six semaines après la première opération, nous étions très inquiets. Car lorsque cela arrive, il n'y a rien à faire, ça va très vite. Toi, ce n'est pas encore sûr que ce soit gagné, mais le pire est derrière toi.

C'est seulement alors que j'ai vraiment *compris* que j'avais frôlé la mort de tout près – mais que je ne l'avais entendue qu'à demi lorsqu'elle avait frappé à la porte.

C'est seulement alors que j'ai compris ce que je vivais, depuis dix semaines : ma survie.

Brusino (Tessin), 1^{er} juin

Encore douze jours de tirés. Douze jours de rumination lente et douloureuse : j'ai failli mourir, je ne sais pas si je vivrai.

À certains instants je me dis : il faut que je tienne pour voir l'avenir.

À d'autres moments, la réalité s'impose : je vis, maintenant. Je vis par exemple cet instant d'une beauté intense : abritée sous un marronnier, au bord de l'eau, je vois tomber les premières grosses gouttes de l'orage. Le vent charrie la chaleur, l'odeur de la pluie et du lac, les gouttes se répercutent sur la surface étrangement étale. Au loin on entend le mugissement du bateau à moteur et ses clapotements. Il me faudrait une heure – des pages – pour parler de toutes les nuances de gris, celles de l'eau, celles de la montagne, celles du ciel. Et sans doute ne serait-ce pas exact, pas « rendable », il manquerait toujours « une infime cuillerée de bleu », comme disait, hier, mon copain Sergio, le restaurateur de monuments, rencontré à Riva San Vitale dans l'église baroque remplie d'échafaudages.

— Je me demande toujours dans quelle mesure on retrouve les couleurs des fresques, lui dis-je.

— Eh, oui, c'est la difficulté majeure. Un rouge, un brun, on croit que c'est simple. On croit savoir ce que c'est. Et puis on y passe des journées, on fait deux cents essais, et ce n'est jamais ça. Jusqu'à ce qu'on découvre cette infime cuillerée de bleu que le peintre avait mise dans son brun. C'est juste une nuance minime, mais tant qu'on n'a pas découvert ce petit détail, il manque cette ombre, cette rondeur...

Depuis douze, quinze, vingt jours j'hésite. Car c'est de cette cuillerée de bleu en moi qu'il est question, en fait. Il faut la traquer, la cerner, la décrire. Non pour épuiser le sujet. Pour mieux voir le tableau, au contraire.

Et j'ai peur. Peur de me remémorer qu'il y a treize semaines, jour pour jour, je m'agrippais, dans les premiers instants de lucidité après la narcose, à la main de Madeleine et, dans un effort immense pour la voir, parler, je lui demandais :

— Pourquoi faut-il que ce soit à moi qu'une chose pareille arrive ?

J'oublie ses réponses. Elle me serrait la main, c'est tout ce que je sais de ce deuxième instant de lucidité.

Le premier, c'était à la salle de réveil. J'avais vaguement perçu le désagrément des sondes au fond de ma gorge, la douleur au côté lorsque l'on m'avait transportée de la table d'opération au lit. Mais la taille de l'incision n'était pas perceptible du dedans de ce moi dopé, anesthésié. Bon, me voilà revenue. Qu'a-t-il fait, le chirurgien ? Et cette biopsie ? Positive ou négative ?

Je plonge.

On s'agite autour de mon bras gauche. La pression. Cette fois je vais regarder. Soulevons les deux tonnes de plomb sur mes paupières. Je prends mon élan. Énorme, en face de moi, je remarque — première chose — le Temps. Il est trois heures moins vingt ! Trois heures moins vingt ! Ah ! merde ! Une biopsie, ça dure dix minutes. Alors pour qu'il soit déjà trois heures moins vingt, il faut...

Au bord du lit, une femme en blouse et capet verts s'agite. Elle est masquée, je pense que c'est l'anesthésiste. Pourquoi ? Peut-être parce que lorsque je demande :

— Vous me l'avez enlevé, ce sein ?

Elle détourne le regard pour me répondre :

— Oui.

Nous étions le 2 mars.

Arogno, 2 juin

Trois mois.

Je vis.

Encore.

Toujours moi.

Pourquoi refuser si farouchement ma mort ?

Quelle importance ?

En soi j'ai, deux ou trois fois dans ma vie, déjà vécu cet instant, juste avant... Ce n'était jamais grave. Chaque fois que cela a failli arriver, que j'étais dedans, j'étais indifférente. C'est donc ça, me suis-je dit. Ce n'est pas si terrible. Ce n'est rien, même. C'est tout simple.

Il y a trois mois, même...

Il semble impossible, dans la fraîcheur limpide de ce matin italien... Le petit clocher baroque, le fronton de cette église de village se découpent sur la montagne, les vieux toits de tuiles rondes descendent en pente douce vers la vallée.

Pourquoi ce besoin d'écrire ? Il n'y a pas de parce que.

— C'est un travail pour le collectif, dit Jacqueline.

Et vivre ? Est-ce un travail pour le collectif ?

Zurich, mardi 28 février

Depuis quelque temps, un vague désagrément du côté droit. Ces derniers jours, le sein s'est alourdi. Depuis jeudi ou vendredi c'est douloureux comme lorsque j'étais enceinte. Hier, j'ai montré ce sein à la gynécologue.

— C'est un kyste, m'a-t-elle dit après avoir tâté. Trois fois rien. Une petite ponction...

Puisque je ne veux pas me faire traiter chez elle qui me contrôle depuis cinq ans mais qui habite loin, maintenant que j'ai déménagé de Lausanne à Zurich, je peux montrer ça à mon médecin traitant, voir ce qu'il en pense.

— Ne vous en faites pas, ce n'est rien...

Elle ne me passe pas la main sous l'aisselle.

Il y a trois mois encore, lors du contrôle annuel, elle a palpé mes seins (qu'elle allait oublier – il était presque midi, sans doute avait-elle faim) parce que j'avais la sensation que dans mon sein droit il y avait une dureté que je ne percevais pas dans mon sein gauche :

— C'est en ordre. Ne vous donnez pas des idées parce que la presse féministe est pleine des incapacités de la médecine. Nous sommes tous asymétriques, vous n'êtes pas faite à droite comme à gauche. C'est tout.

On a sans doute trop envie de croire ces choses-là. Ma vague inquiétude s'est rendormie.

Début janvier, j'ai avalé, en deux jours, un livre dont tout Zurich parle, « Mars », de Fritz Zorn (Zorn est

un pseudonyme qui signifie *rage*). Un jeune fils de la haute finance zurichoise y raconte comment il est devenu cancéreux. Il voit dans sa maladie un résultat de son éducation sans amour, sans valeurs autres que des conventions auxquelles il ne pouvait souscrire.

Son cancer avait commencé à la gorge, et il commentait en trouvant cela typique: «Ce sont toutes les larmes que j'ai avalées.» Au moment où j'ai lu ce livre, il était déjà mort depuis un an, et il me semblait tenir, dans ce volume gris, une voix d'outre-tombe, une voix qui témoignait, implacable, de l'inutilité de l'abondance sans révolution. J'étais très émue.

Et c'est à l'émotion que j'ai attribué ce qui me semble être aujourd'hui un signe prémonitoire de mon inconscient, plus au fait que moi de ce qui se tramait dans mon corps.

Trois nuits de suite, j'ai fait le même rêve. Une longue promenade dans les paysages les plus divers finissait toujours dans une chambre totalement close, totalement noire, au plafond de laquelle luisait faiblement une ampoule rouge. Et de cette ampoule rouge sortait une voix qui ne posait qu'une seule question:

— Où sont-elles les larmes que tu as avalées, toi?

Le quatrième jour, j'ai pris un comprimé pour dormir sans rêve. L'inconscient s'est tu.

Il a reparu un soir, au bistrot. Je me suis laissée lourdement tomber sur une chaise à côté de Jacqueline en déclarant:

— Je suis crevée. Je suis fatiguée comme si j'avais le cancer.

Jacqueline a ri:

— Mon dieu, d'où sors-tu une idée pareille ?

Nous en avons parlé trente secondes, et puis je n'ai plus écouté cet avertissement, dont je sais depuis le 2 mars que c'était un télégramme urgent, même pas codé.

À part ça mon inconscient s'exprimait aussi à travers le texte que je mettais en forme pendant ces trois mois, soudain prise par le sentiment qu'il fallait écrire cela maintenant, de toute urgence. « Passage des Panoramas » est plein d'images de la mort qui surgissent d'elles-mêmes, sans contrôle, surprenantes :

« ... cette mort aux bras de musc, que je ressens si proche et si familière. Par instants elle me suffoque et j'ai l'impression que rien ne vaut l'instant qui m'attire et qui me cherche, moi, personnellement, comme si j'avais été désignée par un destin que je renie, et que je vis dans le refus et l'oubli de tout destin. »

Ailleurs :

« Aujourd'hui, je dois recommencer ma vie, mes rapports avec les gens, tout. Il n'est pas question de reculer cela jusqu'à demain. En même temps je suis tordue d'angoisse à l'idée qu'il est trop tard. »

Ou encore :

« Pourquoi vivre aujourd'hui, si ce n'est pour forger l'avenir. Le sien propre, sans doute — pour autant qu'il en reste quelque chose. »

Et ainsi de suite.

À huit ou dix jours de l'opération, j'écrivais une phrase qui me semble la plus prémonitoire de toutes.

« Enfin je peux, pour la première fois peut-être, habiter mon corps de femme. »

Il me semble aujourd'hui – j'avais été très surprise, sur l'instant, de retrouver sur le papier une telle pensée – que l'inconscient, fatigué de parler en direct sans être entendu, lançait là son dernier avertissement :

— Attention ! Si tu ne prends pas conscience *maintenant*, il va être trop tard pour habiter ton corps de femme.

C'est d'ailleurs aux environs de ce jour-là que le « quelque chose » – très indéfini, rien ne faisait vraiment mal – a commencé à me déranger. J'ai cherché s'il y avait le nodule dont parle le prospectus préventif de la Ligue contre le cancer. Il n'était pas là. Le sein était gonflé, mais rien n'était précisément palpable.

Ça allait dégonfler. Oui, c'était très accentué à droite et inexistant à gauche. Mais nous sommes tous asymétriques. Cela m'était déjà arrivé avant les règles. J'ai toujours été plus sensible à droite qu'à gauche. Tout ça au lieu de courir chez le médecin.

Enfin, au bout de huit jours, ça ne passait pas, j'ai consulté la gynécologue.

Et me voici maintenant chez mon médecin traitant. Depuis la consultation d'hier, je n'ai pas dormi. J'essaie de douter, mais dans le même temps, je suis submergée par l'évidence : j'ai le cancer. Mon cerveau se bloque à l'idée de ce que cela signifie (il recule même aujourd'hui 2 juin à l'idée de revivre l'instant où il s'est débloqué).

Le médecin traitant palpe le sein.

— Oui, ça m'a tout l'air d'un kyste. Asseyez-vous (je m'assieds). Mettez les mains aux hanches (je m'exécute).

Il s'assied en face de moi. Ses mains partent de la taille et montent vers le creux axillaire. Il y arrive. Et soudain son regard change complètement. C'est vraiment le cancer. Je le sais, il n'a pas besoin de me le dire. C'est inscrit sur son visage.

— Il faut faire une biopsie.

Je ne comprends pas le mot, que j'enregistre à cet instant pour la première fois de ma vie.

— On prélève quelques grammes de chair, on l'analyse pour voir si c'est cancéreux. C'est une intervention mineure.

— Et si c'est cancéreux ?

— On enlève le sein.

NON !

— Comment, on enlève le sein ? Quand ? Où ?

— Tout de suite, sans interrompre la narcose. Ces choses-là, quand on y touche...

— Mais... ce n'est pas possible...

Le sang semble refuser de continuer à irriguer mon cerveau. Je balbutie.

— Mais... mais... tout à l'heure vous disiez... et la gynécologue hier...

— Oui, tant qu'on ne touche que le sein, on pourrait penser à un kyste. Mais vous avez un gros nodule sous le bras.

— Mais... mais... vous êtes sûr... ?

— Non, je ne suis pas sûr. Tant qu'on n'a pas la biopsie, on n'est sûr de rien. Mais il faut partir du principe que toute tumeur est maligne tant qu'on n'a pas prouvé qu'elle est bénigne. Par conséquent, il faut immédiatement faire une biopsie. Dans quel hôpital préférez-vous aller ?

— Je ne sais pas... je ne connais pas encore Zurich... À Lausanne, je sais que je préférerais aller à l'école d'infirmières plutôt qu'à l'hôpital. Alors ici...

Nous parlons en français, ce n'est pas sa langue. Il me comprend mal. Et c'est ainsi qu'il fait surgir une idée dans ma tête que je n'aurais pas eue peut-être, et qui va être décisive.

— Oui, c'est peut-être une bonne idée d'aller à Lausanne, vous y êtes chez vous, plus à l'aise...

— Non, non... c'est trop loin... ma vie est ici maintenant...

— Bon alors, quel hôpital? L'école d'infirmières? C'est très bien, vous savez...

— D'accord...

Qu'est-ce que je peux dire?

Il prend le téléphone. Compose le numéro. J'entends grésiller la voix de femme qui annonce l'école d'infirmières.

— Bonjour. Dites-moi, qui est-ce qui fait les biopsies, chez vous?

Elle dit un nom.

— Ah! Et il n'est pas là... Oui donnez-moi son numéro, je vais l'appeler...

Il note. Pose le téléphone. Le reprend, compose un autre numéro. L'impossible commence à se matérialiser. L'impossible. Moi avec un seul sein. Moi sans seins. Moi mutilée. Non — je ne supporte pas. Personne ne répond à l'autre bout. Le médecin pose le récepteur.

— Écoutez, je vais appeler à deux heures et je vous organise ça à l'école d'infirmières.

Un dernier effort de mon cerveau écrasé :

— Dites-moi... une fois qu'on a enlevé le sein, quelles chances est-ce que j'ai que ça ne revienne pas ?

— Statistiquement soixante-dix pour cent. Mais il faut aussi dire qu'il n'y a pas deux tumeurs exactement pareilles.

— Malgré qu'on ait enlevé le sein, il reste trente chances sur cent que cela revienne ? Une telle mutilation, et même pas de certitude ?

— Eh oui...

— Est-ce qu'il n'y a vraiment pas d'autre moyen ?

— Non, il n'y a pas d'autre moyen.

— Vous... vous vous rendez compte ? C'est la condamnation à mort de ma vie de femme que vous prononcez là.

— C'est peut-être l'impression que ça donne au premier instant, mais ce n'est pas vrai. Ça arrive à beaucoup de femmes, et elles n'en ont pas moins une vie de femme...

Pas moi, je le sais, pas moi.

Qu'on m'enlève ce sein, et je n'existerai plus. Cela fait vingt-cinq ans que ça me tourmente, ILS disent tous que ce qui est beau, c'est la poitrine de Jane Mansfield, de Brigitte Bardot, de Claudia Cardinale. Au début, j'ai triché avec des soutiens-gorge impossibles. Et puis mai 68 a passé par là, les mouvements de femmes ont suivi. J'ai cessé de tricher, j'ai même mis les soutiens-gorge les plus simples au rencart. L'acceptation de mon identité de femme a aussi passé par là : je n'étais pas « moins femme » parce que j'avais de tout petits seins. Pourtant, lorsque j'ai rencontré Éric,

je me suis encore demandé comment il réagirait en les voyant. Il les a trouvés jolis. J'ai cessé d'y penser. Ils existaient tels qu'ils étaient, et tout était bien.

Et voilà que maintenant, je pourrais me retrouver *sans seins du tout*. Non ! Non, plutôt la mort que cette mutilation.

Le médecin m'a serré la main, je suis dans la rue. Mes jambes refusent de me porter. J'attends un taxi. Cinq minutes ou une heure, je ne sais pas. Finalement, je marche vers ce taxi qui ne vient pas.

Je n'ai aucune mémoire du trajet. Je suis rentrée à pied et les larmes coulaient de mes yeux indépendamment de moi.

2 juin

Le soleil n'éclaire plus l'horloge du clocher baroque. Il a tourné. Il est onze heures passées. Cela fait quatre heures que je suis rivée à la table de la cuisine, le ventre noué. J'ai peur. Peur de redonner prise au cancer en revivant les deux derniers jours de son existence, peur qu'il « se venge » alors que depuis trois mois je me bats à chaque instant pour qu'il soit vaincu. « Nous n'avons aucun doute, tu réussiras », m'ont écrit Georges et Paule. « Avec ton instinct vital, de toute façon, tu vaincras en te riant », a écrit Pierre. Et Daniel : « Je sais que tu réussiras, parce que je sais que tu peux. »

— Il ne suffit pas de la médecine, il faut vouloir, ont-ils tous dit.

J'essaie de faire appel à cette énergie dont ils parlent et que je ne me connais pas, moi qui ai passé ma vie à être ou pressée, ou angoissée, ou fatiguée. Ou les trois à la fois. J'essaie depuis trois mois, et jusqu'ici ça a marché (de l'autre main, je touche le bois du banc ombragé devant l'église, où je me suis transportée ces cinq dernières minutes). Mais le suspense demeure. Pour un bout de temps. Il ne s'agit pas de relâcher la vigilance avant... avant quand ? Personne ne semble le savoir. Personne ne le sait, probablement.

Du fond de mes interdits, dont la cicatrice s'active encore en moi, monte la peur d'être punie d'étaler ainsi au grand jour « ma vie privée ». « On » ne dit pas. Et puis « ça n'intéresse personne »...

Ce moi nouveau, récemment accouché, qui criait il y a quelques semaines : « Je serai celle-ci ou je ne serai plus », ce moi nouveau se dresse malgré l'interdit. Il dit *non*. Finis les silences. Finies les larmes qu'on ravale. Tu hurleras en plein jour. Les autres s'intéresseront à tes cris ou non – ce n'est pas ton problème, c'est le leur. Toi, tu dois vomir ta vie de muette jusqu'à la dernière cellule pourrie.

Dans « Mars », Fritz Zorn déclare, vers la fin, avoir deux vœux : que sa mère se tue – il est prêt à donner un coup de main – dans l'escalier de la cave ; que le siège du Crédit Suisse à Zurich saute – il est prêt à poser la bombe. La fortune dont il a hérité, et qui ne lui sert à rien, y est à l'abri.

Je ne doute pas une seconde que si ces deux vœux avaient été réalisables le cancer de Fritz Zorn aurait pu être vaincu. Moi, je ne suis pas pour faire sauter

les banques, je suis pour faire sauter les réservoirs à larmes, dont les banques ne sont que l'expression dernière, finalement contingente. Je ne suis pas pour « tuer » les parents. Je suis pour n'en avoir plus besoin. Qu'ils nous foutent la paix. Qu'ils vivent leur vie. Nous vivrons la nôtre.

Fritz Zorn n'a compris que trop tard qu'il fallait pleurer. Et les seules manières qu'il voyait de gueuler ne sont pas, comme ça, en état d'urgence, praticables. Il ne lui est resté que le témoignage. Un préfacier indécent, après que Zorn eut payé son malheur de sa VIE, a eu l'audace de philosopher sur la question de savoir si oui ou non « Mars » est de la littérature. Je crois me souvenir qu'il a répondu oui. De toute manière là, pas plus qu'au Crédit Suisse, n'est le problème. Le problème est au fond de ces silos à malheur que sont les catégories régnautes – argent, pauvreté, littérature, travail manuel, art, propriété privée, interdit aux Noirs, métiers de femme et ainsi de suite. Et pour que les barrières sautent, il faut autre chose que des bombes : pour effacer les frontières et vivre le mélange, la mise en commun, la répartition des richesses il faut, pour le moins, la conscience de populations entières. L'action de personnes devenues innombrables.

Que notre rage soit une goutte dans cette action, et notre malheur n'aura pas été totalement inutile.

Les cloches de midi au clocher carillonnent que j'ai raison. Que si la parole est mon salut, si l'écriture est ma plénitude, il faut parler, écrire.

Aimer et écrire. Écrire et militer. Militer et aimer. Aimer en militant et en écrivant.

Voilà mes axes vitaux.

Maintenant, depuis quelques années, j'ai appris à ne pas confondre amour avec dépendance, aimer avec s'accrocher. Avec Éric, avec Eva, j'ai même l'impression que ça marche. Je ressens leur amour, alors qu'au fil des années j'ai toujours douté de celui de Pierre, qui pourtant m'aimait, de même que – c'est le revers de la médaille – je me suis périodiquement demandé si je l'aimais alors même que je tenais passionnément à lui. Nous nous sommes donné tout l'amour que nous pouvions. Mais pour ce qui est de moi je n'avais, me semble-t-il, pas grand-chose à donner.

Alors maintenant que ça a changé, maintenant que – me semble-t-il – je sais donner et susciter la qualité d'amour dont j'ai besoin, si j'arrive à satisfaire mes deux autres axes vitaux j'ai VRAIMENT une chance de « réussir ». Foin donc des hontes et des interdits.

Je parle.

Je parle pour guérir.

Et je ne sais si, déjà, il n'est pas trop tard.

28 février

Je pousse la porte de l'appartement. Éric, le visage inquiet, sort dans le couloir. Cela fait des heures que je suis partie. J'essaie. Lui dire. Encore.

Et tout ce qui sort de moi, c'est un hurlement, un déchiquètement de sanglots, un torrent inarticulé.

Il me serre contre lui. Il essaie de comprendre. Peut-être a-t-il déjà compris. Je tente de dire. Mais je ne puis que hurler.

Un trou dans ma mémoire.

Nous sommes assis, il me tient contre lui. Il parle.

— Ce n'est pas possible... Il doit y avoir un moyen.

On ne peut pas être mis face à une chose pareille comme ça, pour demain... pour aujourd'hui...

À un moment donné, mais c'est peut-être plus tard, le soir, il me dit :

— Tu es trop fondamentalement saine, dans ta manière de penser, pour avoir le cancer.

— Oui, maintenant peut-être... Mais toute la merde que j'ai brassée avant... Celle-là, elle nourrit les cancers. Celle-là, je l'ai vécue.

Nous nous séparons.

Il va à sa rédaction.

Je vais à ma machine à écrire.

Hier, dans ce qui me semble déjà n'être qu'un « vieux monde », j'avais prévu de ranger le fatras de papier accumulé pendant ces deux derniers mois de travail intense.

Je m'assieds.

J'essaie.

Mais je ne sais pas ce que je fais.

Le sein me fait réellement mal, depuis que ces deux médecins l'ont palpé avec insistance.

Non. Je ne peux pas faire mine de rien.

Je prends le téléphone.

À Lausanne j'ai un copain chirurgien. Nous étions étudiants ensemble. Nous militions ensemble contre la guerre d'Algérie. Instinctivement, j'ai

toujours eu confiance en lui. Je lui téléphone. Il vient de sortir. Rappelez s'il vous plaît.

Pendant ce temps, je téléphone à Antoinette. Elle écoute toujours mes malheurs. Là, elle fait mieux.

— Tu sais, j'ai une copine qui est infirmière, elle a longtemps travaillé avec un cancérologue. Je vais l'appeler, elle est chez elle, on s'est parlé tout à l'heure.

À peine quelques minutes. Antoinette revient.

— Téléphone-lui, elle attend ton appel, je lui ai raconté.

Elle me donne le numéro. Nous nous disons des tas de choses, je ne sais plus lesquelles. Je sais que cela aide. Antoinette aide toujours. Le militantisme politique, c'est quelque chose dont elle se méfie. Mais elle pratique une sorte de militantisme personnel, face à ses amis, dont je suis totalement incapable et que je lui ai toujours envié : pour aider, elle s'engage très loin. Elle sait toujours comment, elle sent toujours quand c'est important. Aux moments décisifs, depuis douze ans que je la connais, elle a toujours eu une main chaleureuse à me tendre.

J'appelle l'infirmière.

— Ah ! Justement je viens d'appeler mon ex-patron. Vous savez, c'est un type très très capable, un des meilleurs. Et puis, il sait ce que c'est que l'intégrité d'une femme, il respecte... Bref, il veut bien vous recevoir demain à cinq heures.

— Si vite ?

— Oui, il veut voir tout de suite. Prendre le temps de discuter avec nous... On peut reconstituer les seins, vous savez...

— Reconstituer ?

— Oui, refaire...

— Refaire ? Vraiment ?

— Oui, ce n'est plus aujourd'hui comme autrefois, il y a des techniques fantastiques...

— Mais... comment ? Quand ?

— Ça dépend de la gravité du cas. Tout de suite si c'est mineur. Quelques semaines, quelques mois après autrement.

Ah ! Délivrance !

— Mais il faut que la première opération soit prévue en fonction de la seconde.

— Bon, je viens demain à cinq heures.

— Ceci dit, rien ne nous dit encore que vous avez le cancer. Vous avez maigri ?

— Au contraire...

— Vous avez eu mal partout ?

— Oui, j'ai été très fatiguée ici et là...

— Écoutez, ne vous en faites pas, allez-y demain. Et il vous fera cette biopsie samedi, ou lundi. Vous serez en bonnes mains.

Une fois que j'ai raccroché, je respire, pour la première fois depuis midi. Pourquoi est-ce que mon médecin de ce matin ne m'a pas parlé de reconstitution ?

Un peu rassurée, je commence une véritable tournée de téléphone.

À l'Hôpital cantonal de Zurich, le seul où ce serait gratuit, quelqu'un que je finis par atteindre parle deux minutes avec moi, tombe d'accord sur l'urgence de la biopsie (qu'il me propose pour dans une semaine). Quand je parle de reconstitution, il s'exclame :

— Quoi ? À votre âge ?

Je raccroche.

Essaie mon ami chirurgien. Il n'est toujours pas là. Je décommande l'école d'infirmières. Je ne pose même pas la question de la reconstitution au chirurgien. Il va me répondre qu'à mon âge... Mon médecin traitant n'y a même pas pensé – une femme de quarante ans, ça ne vaut plus la peine. Je joins Éric et lui demande de m'accompagner à Lausanne.

Je tire la soirée.

Elle est confuse dans ma mémoire. Une copine me dit, je ne sais où dans cet espace-temps-là :

— J'ai vu des photos dans « Stern », on reconstitue si bien les seins qu'il faut avoir le nez dessus pour voir.

Éric a trouvé un remplaçant pour son travail, il vient avec moi.

Je vais me coucher.

Je ne dors pas.

J'essaie, toute la nuit, d'accepter. Je considère que j'ai le cancer tant qu'on ne m'a pas prouvé le contraire. Comme les médecins.

Avant huit heures, je suis debout. Un café, et puis j'essaie mon ami chirurgien, une fois encore. Je tiens à son avis.

Nous parlons pendant une demi-heure.

Il me confirme tout ce que les autres m'ont dit.

— Mais il n'est pas encore dit que tu aies le cancer. Et puis cancer... cancer... ça n'existe pas, « le » cancer. Il y a des tumeurs, et des individus qui y réagissent... Plus ou moins vite, plus ou moins fort. Il faudrait que je voie. Tu n'as pas l'occasion de venir à Lausanne ?

— Si, justement...
Il ne me laisse pas le temps de dire pourquoi.
— J'ai un moment à cinq heures, si tu veux.
— Tu... tu t'y connais ?
— Ben, tu vois, aux États-Unis, j'ai travaillé aussi à ça. Ça fait partie de ma spécialité. Mais moi, je suis un grand lâche, je ne supporte pas d'enlever un sein à une femme sans avoir quelque chose à lui proposer. Ce n'est que depuis que j'ai trouvé une chirurgienne-plasticienne très capable que j'ai recommencé à le faire. Autrement, je ne pourrais pas.
— Alors je viens ?
— Oui, viens à cinq heures. Autant aller vite. Avec ces trucs-là, il n'y a qu'une attitude : l'agressivité. On peut faire cette biopsie samedi matin. On peut même la faire demain matin, au fond.
Demain matin ! Ne pas vivre cet enfer jusqu'à samedi, lundi. En une seconde, je suis décidée. Je ne parle même pas de mon autre rendez-vous. Je le décommanderai. S'il faut agir, autant que ce soit tout de suite.
Il me raconte encore deux ou trois biopsies qu'il a faites et qui étaient négatives, pour me donner le moral sans doute...
Nous nous quittons.
Éric s'est levé.
Il me regarde remplir ma valise. Je la fais en me préparant au pire. Bien pleine.
Il secoue la tête :
— Moi, ce cancer, je n'y crois pas. Je n'y croirai pas tant qu'on n'aura pas de résultats concrets.

— Peut-être. Mais je fais quand même une valise pour quinze jours.

Des trous dans ma mémoire.

Nous sommes dans le train de treize heures dix, au wagon restaurant.

— Je bois à ta santé, dit Éric.

Il sourit.

Je me sens comme une condamnée à la veille de l'exécution.

Quand on m'aura enlevé un sein, je ne serai plus une femme. Comment va-t-il encore m'aimer ? Cette souffrance-là par-dessus l'autre. Quelque part dans cet espace-temps, j'exprime ma crainte.

Il se fâche.

— On n'aime pas une femme parce qu'elle a un ou deux seins, quand même... l'essentiel est ailleurs ! Tu m'insultes !

— Mais... si jamais...

— Eh bien, si jamais on verra à ce moment-là. Je ne peux pas te dire maintenant comment je réagirais si tu te retrouvais avec un seul sein. Les problèmes m'intéressent quand ils sont là, pas avant.

Nous buvons un campari pour attendre cinq heures.

Il fait beau.

Il est cinq heures et nous frappons à la porte. Je donne mes coordonnées à la demoiselle. Elle ouvre un dossier. Je me demande quelle épaisseur il aura, à la fin.

Le chirurgien entre en coup de vent.

— Salut !

— Ah, salut ! J'ai failli t'oublier. Encore un jour où je n'aurai pas été chez le coiffeur... Deux minutes...

Nous attendons un instant.
Il ouvre la porte de son cabinet. Il a remis sa blouse blanche. Il fait un grand geste.
— Ça ne te gêne pas qu'Éric entre aussi ? L'avenir de ce sein l'intéresse autant que moi.
— Si ça ne le gêne pas, lui... s'il ne fait pas une crise de jalousie...
Quelques rires. Mais le cœur n'y est pas.
Je suis sur le petit lit dur recouvert d'un drap de papier.
Il palpe le sein...
— Mmm ??
Je scrute son visage.
Il passe la main sous l'aisselle, et son regard prend cette nuance qu'a eue le médecin, hier matin. Il secoue la tête.
— Ce sein est bizarre... Ce n'est pas clair. Mais quand on va voir sous l'aisselle, il n'y a plus de doute. Je pense que le diagnostic est correct. On va faire tout de suite des radios. Une mammographie.
Il marche décidé vers le téléphone, le visage fermé, et répète :
— Avec ces trucs-là, il faut être agressif.
Tout va extrêmement vite.
Les radios.
La mammographie.
La thermographie. Je n'avais jamais entendu parler de ça. On mesure la température du sein, du thorax entier. Là où elle est plus élevée, il y a une infection. Le résultat arrive sur les photos où le corps est divisé en zones de chaleur. Plus c'est chaud, plus c'est clair. J'ai une grande tache jaune sur le côté droit.

Le radiologue, très doux, me demande quand j'ai fait mon dernier contrôle.

— Il y a juste trois mois.

— Bizarre... Et il n'y avait rien ?

Je lui dis ma vague incertitude.

— Parce que là (il me montre) on voit des calcifications... Ça semble indiquer que c'est assez ancien.

Je retourne au cabinet du chirurgien.

Il insiste longuement sur le fait qu'il ne veut pas s'imposer à moi. Sur le fait que les hôpitaux ne lui sont pas ouverts, parce qu'il est trop jeune, parce qu'il est trop « différent ». Qu'il doit opérer en clinique, et que la clinique coûte cher.

Quelqu'un m'avait dit de lui, une fois :

— Il est surdimensionné, pour la Suisse. Il est trop bon, il sait trop de choses. Et il est passionné de son métier. On l'écartera des postes officiels, où seule la moyenne honnête et lèche-bottes paie vraiment. Surtout en chirurgie.

Il en parle lui-même.

— Si c'est moi qui t'opère, conclut-il, ça va te coûter cher même si moi je te fais cadeau de mes honoraires.

— Ça il n'en est pas question !

— Bon, d'accord, mais la clinique... tu paies tout sauf la petite somme forfaitaire que l'assurance paie aux malades de l'hôpital.

Je ne peux pas attendre six jours une biopsie à l'hôpital. Faite par un inconnu dont je ne sais rien. Et puis à l'hôpital, c'est seulement en privé qu'on peut se faire opérer en vue de reconstitution. La reconstitution n'a

pas encore atteint la salle commune. Le problème reste donc le même.

— Je n'ai pas le choix...

— Il faut bien dire que ta marge est minime. Moi ou un autre. Demain matin ou mardi. La clinique ou l'hôpital. Mais si tu restes comme ça, c'est la catastrophe à brève échéance. La mort sûre.

— Cette chirurgienne qui travaille avec toi, qui fait les reconstitutions... ?

— Elle est restée, pour attendre qu'on lui dise ce qu'on a décidé. Je l'appelle. Comme ça elle t'aura vue, et tu sais vers quoi tu vas.

Encore le téléphone.

Encore une attente.

Elle entre. Une minute ou une heure après.

Elle ressemble très fort à une de mes meilleures amies. Ça me réconforte. J'ai l'impression de déjà la connaître. Et il y a en elle un mélange d'énergie et de douceur qui me tranquillisent.

Elle m'ausculte, me palpe. Un troisième visage que je scrute, penché sur mon sein.

— Je ne sais pas si c'est un cancer... Ça roule sous la main, ce n'est pas accroché, fixe, comme le cancer habituel du sein.

Le chirurgien fait un grand geste pour appuyer.

— Il y a quelque chose de bizarre, dans ces résultats. Des indices qui parlent pour le cancer, d'autres contre. Il se pourrait que ce ne soit pas un cancer, après tout. Mais de toute façon, on fait la biopsie. Et de toute façon, je ne vais pas te laisser te promener avec cette boule sous le bras. On l'enlève... Assieds-toi.

Je suis secouée, non de peur, mais de rage.

— Non, je ne veux pas m'asseoir.

— Bon alors...

Mes jambes commencent, en dehors de moi, à arpenter la pièce. Mon cerveau commence à jurer, sans contrôle. Ah, les salauds! Ils m'ont eue. Ma voix s'exprime toute seule :

— Je vous préviens que je vais pleurer...

— Pleure, si ça peut te faire du bien.

Pendant un instant, je sanglote en marchant. Mon Moi s'est rassemblé, et c'est de tout mon corps que je leur crie, entre deux sanglots :

— Je ne veux pas ! C'est plus facile de mourir que de perdre un sein ! Avec toutes vos machines, vous ne pouviez pas vous apercevoir avant, que j'aurais le cancer ? Je ne veux pas ! Je n'ai pas peur de la mort. J'ai peur d'être malade. Puisqu'on va sur la Lune, on doit bien pouvoir sauver un simple sein. Je ne veux pas être malade !

Ils sont totalement immobiles, tous les trois. Muets. C'est la chirurgienne qui me parle la première, de femme à femme.

— Je comprends. Mais si le cancer est là, maintenant, il faut l'éliminer. Après, reconstituer, ce n'est rien. Un simple problème technique...

Ils me parlent tous les deux, ils insistent.

J'essaie de me remettre à raisonner, d'être concrète, pratique.

— Si tu enlèves le sein, quand est-ce qu'on reconstitue ?

— Oh, presque tout de suite, six semaines après environ.

La chirurgienne souligne :

— Maintenant, on fait de très jolies prothèses, qu'on remplit d'un liquide qui imite le sang. On ne verra plus rien. Ça demande parfois une petite correction à l'autre sein, mais après, vous avez une poitrine plus belle qu'avant.

Je fais le saut.

Je me rends.

J'accepte.

— Je suis d'accord, biopsie demain matin, et tu enlèves le ganglion sous le bras.

Il pose la main sur le téléphone, fait une pause, me regarde.

— C'est bien décidé ? Je mets la grosse machine en marche ?

— Vas-y, téléphone !

Il y va.

— J'opère M^{me} Cuneo demain matin... Nous espérons que tout ira pour le mieux et qu'elle pourra quitter demain soir déjà... D'accord... oui... oui... Si elle arrive à sept heures à jeun, ça nous suffit, n'est-ce pas ?... Merci... Oui... Au revoir.

Avant de partir je demande un somnifère. Nous sommes mercredi soir, et depuis lundi matin je n'ai pas dormi une minute.

Pendant ce temps, Éric est resté là. Pâle. Sans un mot. Comme moi, il subit.